

# LE DESTIN

## Commentaires sur le texte du Dr Mauricio Balsamo<sup>1</sup>

**André Lussier**

Faut-il renoncer à définir en une formule le destin? Pour le psychanalyste, la moins risquée des définitions serait celle des hellénistes : le destin : une force mystérieuse qui exerce une contrainte. Nous rejoignons ainsi le Dr Balsamo. Quand ce dernier intitule sa conférence : « *Le destin, un reste de la psychanalyse* », je serais d'accord s'il entendait par là que le destin, c'est ce qui, hélas, reste malgré une psychanalyse.

Pour révéler le destin, les tragiques grecs sont toujours à l'honneur. Les hellénistes nous disent : « La tragédie : le genre qui fait la part la plus belle au destin ». Le psychanalyste, sur les traces de Freud, éprouve un faible pour Sophocle et son Œdipe-Roi. « Œdipe-Roi, tragédie du destin » dit Freud. Et depuis, le destin du psychanalyste est d'être appelé à se pencher, personnellement et professionnellement, sur l'Œdipe, à la fois, comme dirait André Green, sur les facteurs qui préparent l'Œdipe – le préœdipien – et sur les suites de l'Œdipe, presque toujours mal résolu.

Le Dr Balsamo nous ramène à une pertinente définition de la psychanalyse : « Permettre à ce qui n'avait jamais été dit de prendre la parole pour la première fois... Faire taire le destin pour qu'une histoire commence ». Je parlerai à la toute fin de destins tragiques où une histoire personnelle pourtant jamais ne commence.

Dans un premier texte, le Dr Balsamo parle du processus de connaissance en tant que contrainte : « Nécessité pour l'homme de maîtriser le cours de sa vie en lui donnant un sens ». Contrainte qui propulse Œdipe, qui propulse Freud. Avec les tragiques, les théologiens, les philosophes, nous savons à quel point l'homme a besoin de trouver une raison à l'infortune, au mal. Être tenu dans l'ignorance sur soi-même est un destin trop angoissant. On assiste alors à une confrontation : la contrainte de connaître face à la contrainte du destin. Et Freud s'est interposé entre les deux : « Le destin, dit-il c'est l'inconscient ».

Les deux exposés du Dr Balsamo permettraient de penser que cette contrainte *de savoir*, dans son rapport au destin, conduit souvent à des issues contradictoires. Je me limite au problème de la culpabilité.

[Tapez un texte]

Devant l'angoisse de « dépossession de soi » (expression de Balsamo), les uns vont opter pour la solution de la culpabilité. Assujettissement au Surmoi qui agit comme point d'ancrage. Manière obsessionnelle et trompeuse, je dirais, de prise en charge de soi : « Je suis un coupable », il n'y a plus de mystère. Solution par introjection qui apporte un réconfort au prix d'une aliénation : un autre en moi me contrôle. Ce qui, dans un deuxième temps, peut amener à la révolte. Dans l'autre type de solution, les sujets se disent : « Je ne suis pas coupable, c'est le destin ». Solution par la projection : le destin le veut. Là aussi il y a « réconfort » mais c'est une pseudo libération car au fond, rien n'est réglé, comme dans la paranoïa, étant donné qu'on se sent toujours poursuivi du dehors.

Dans le Livre de Job, le héros se situe ailleurs.

Le Dr Balsamo, dans son premier texte, nous invite à reprendre contact avec le Livre de Job. Ce que j'ai fait et je me permets d'en dire un mot. Mauricio Belganionos dit : « Prenons le cas extrême, le scandale que constitue la douleur infligée à l'homme bon par excellence, Job », et il précise que le héros échappe à la solution de culpabilité qu'on veut lui imposer. Le Dr Balsamo ne développe pas davantage ses vues sur Job, ce qui m'incite à soumettre à sa critique les considérations suivantes.

On dit avec raison de l'auteur, anonyme, qu'il est un des plus grands poètes de l'histoire. Par ailleurs, cette nouvelle lecture m'a fait voir dans l'auteur le plus grand des précurseurs de Freud (Des historiens ont émis l'hypothèse qu'il aurait fréquenté les grands tragiques grecs).

Le Livre de Job c'est le combat de la raison contre l'irrationnel, contre la dépossession de soi, dépossession par intrusion d'une culpabilité imposée, contre l'arbitraire, contre le Surmoi; combat épique contre l'aliénation et la dépression. Je comprends mieux que l'on dise que le Livre de Job représente le combat par excellence contre le destin. Job et Œdipe terrassés.

J'aime penser malgré tout que le Livre de Job est le premier grand texte portant sur la lutte contre le traumatisme psychique, lutte surhumaine destinée ici à freiner les effets anéantissants du trauma.

Devant la catastrophe, Job ne perd pas la tête, il ne refoule ni ne dénie le désastre, il veut comprendre, il veut une explication, il veut que Dieu lui rende des comptes. Il s'obstine en disant non à la culpabilité qu'on le presse d'assumer. S'il se laisse abattre, ce sera par l'étendue du désastre et surtout par l'action d'un facteur plus profond que la culpabilité. Je m'arrêterai sur les points qui touchent de près le thème de ce soir : l'Œdipe et le narcissisme dans leur rapport au destin.

Pourquoi parler d'Œdipe puisque Job n'a commis ni inceste ni parricide? Parce que l'auteur identifie clairement le fait d'une rivalité d'où l'on peut voir poindre la menace de parricide. Je rappelle d'abord un passage saisissant de profondeur et de lucidité. À l'adresse des trois personnages, de vrais pharisiens, qui ne cessent de l'enjoindre de se reconnaître coupable, Job a une réplique cinglante, superbe : « Vous êtes la voix du Peuple, avec vous mourra la Sagesse ». Quand on ne fait que plier devant le destin, devant l'autorité

arbitraire, c'en est fait de la liberté, du discernement et de l'affirmation de soi.  
Job donc proteste :

« Dieu me traite comme un ennemi et un coupable et moi, je *m'accroche* au témoignage de ma conscience... Je ne suis pas coupable. »

S'adressant à Dieu :

« Si je me redresse, tel un lion, tu me prends en chasse.  
Tu répètes contre moi tes exploits,  
Ta fureur sur moi redouble».

C'est alors que l'auteur fait parler Yahvé. Dieu, majestueux, tyrannique, altier, parle à son audacieux rival :

« Mon adversaire cédera-t-il enfin?  
Le censeur de Die va-t-il répliquer?  
Veux-tu vraiment casser mon jugement?  
Veux-tu me condamner pour assurer ton droit sur moi?

Et graduellement la scène se métamorphose pour ouvrir sur le monde précœdipien de la toute-puissance narcissique, deuxième foyer par excellence de toute lutte contre un destin digne de ce nom. L'Edipe est désormais au second plan. L'auteur a intuitionné que plus profondément que les plaintes dues à l'injustice, se révèle le désir de rivaliser avec le Père tout-puissant sur le terrain de la toute-puissance et que le plus profond visage du destin est d'être condamné à ne pas être tout-puissant, à ne pas être Dieu et immortel, donc condamné à mourir comme le Don Juan de Mozart.

L'auteur cède la parole à Dieu, aperçu lumineux sur ce que les hommes projettent sur l'image paternelle et que toute analyse finit par révéler mais avec moins de panache. Dieu n'y va pas de main morte. Job sera foudroyé par l'accumulation de preuves irréfutables de sa petitesse. Dieu se déclare le maître de l'univers, c'est lui qui fait se mouvoir les astres, le soleil, les étoiles, c'est lui qui commande aux eaux, aux mers, qui préside à la lumière et aux ténèbres, etc... Dieu, en somme, demande à Job s'il peut en faire autant.

« Prétends-tu toujours pouvoir te mesurer?  
Allons, pare-toi de majesté et de grandeur, revêts-toi de splendeur et de gloire et moi-même je te rendrai hommage de pouvoir triompher de moi ».

Je dirais ici que pour échapper au destin qui sera celui de Lucifer, ange déchu, Job se rend, il rend les armes, se soumet et Dieu alors lui rend tous ses biens. Conclusion hâtive, factice, seule déception du Livre.

Job a cédé, non en assumant une culpabilité forcée mais en reconnaissant sa petitesse. Nouveau destin.

Le Livre de Job est moins, à me yeux, le livre de la culpabilité et du Surmoi que le livre de l'humilité.

Je terminerai en parlant de trauma et de contre-transfert.

Michel de M'Uzan – le psychanalyste psychosomaticien – a raison d'affirmer que la psychologie du destin est la psychologie du trauma et que les victimes du destin sont « les esclaves de la quantité », selon le point de vue économique freudien. Trauma et transfert nous réfèrent à la répétition, à « la force démoniaque de la compulsion à la répétition » dit Freud. De M'Uzan ajoute : « La quantité, c'est le destin quand elle se constitue en trauma ». On rejoint en ceci une part de la pensée de Mauricio Balsamo.

Je dirai un mot sur le contre-transfert et ses risques face à deux types extrêmes de névrose traumatique. Deux visages du destin qui guette le thérapeute :

- 1) Ces personnes souffrent d'hystérie grave avec en plus des composantes psychosomatiques, donc fonctionnant à deux niveaux.
  - Nombreux sont les indices de deux types d'expériences traumatiques restées inassimilées et d'inégale portée.
  - Une fois bien engagée, l'analyse se fait de plus en plus angoissante pour la patiente. C'est l'approche du danger du retour d'une des expériences traumatiques. La réaction thérapeutique négative prend des proportions inhabituelles.
  - Plus l'analyse progresse, plus nous constatons que chaque expérience de bien-être ou de plaisir devient un signal d'alarme et tout se met à chavirer, la patiente va plus mal que jamais; les attaques psychosomatiques envahissent alors la place. Le résultat est paradoxal. C'est le triomphe sur l'analyste, dans et par la souffrance. Dans ce premier versant, le moins profond, apparaît un plaisir évident, verbalisé comme tel, plaisir à pouvoir dire à son thérapeute : « Vous voyez bien que vous êtes un impuissant, que vous n'avez aucun pouvoir sur moi », cela dit sur un ton de triomphe. Elle ne dit jamais : « Je n'ai pas le droit d'être heureuse ».

Moments charnières. La patiente devient en grand besoin de sa souffrance et elle se méfie du transfert comme de la peste.» À quelle chose malheur est bon ». La patiente opère un tour de force : laissant revenir sa souffrance, elle s'empare de son mal et le tourne en sa faveur, l'utilisant pour allègrement humilier l'analyste et ce dernier est réduit à répéter l'expérience de l'échec.

Betty Joseph parle du sadomasochisme profond des hystériques qui mettent toute leur énergie dans le plaisir à faire la preuve de l'impuissance et de l'échec de l'analyste.

Avec ces patientes, nous observons un réseau plus ou moins complexe d'identifications et de projections : la patiente qui triomphe quand le thérapeute échoue peut conclure : ce destin, c'est le sien, non le mien. Elle se réjouit du fait d'avoir échappé au retour traumatique de l'humiliation en la faisant porter par l'autre. Mauricio Balsamo nous dit : « Parfois, dans une souffrance qui imprègne

les membres du couple analytique, le scénario est celui-ci : ne rien changer au destin tragique d'une existence *peut* être un moyen paradoxal pour affirmer une goutte de subjectivité... dans une histoire écrite par d'autres... c'est l'affirmation d'une identité ». Propos que j'appliquerais à ma patiente.

Par ailleurs, il y a, je disais, un autre versant au triomphe par la souffrance, là où le trauma combattu a plus de poids.

En cours d'analyse avancée, survient une série de mini traumas, à la manière d'un vaccin. C'est encore la recrudescence des symptômes au moment où l'on s'attendait à plus de satisfaction. La pensée est paralysée et c'est le corps, le soma qui parle devenu dysfonctionnel. Cette fois, la lutte est davantage contre une force envahissante plutôt que contre un contenu psychique qualitatif. La résistance se fait farouche. Une fois de plus l'échec de l'analyse devient *plus* désiré que le succès. L'analyste se demande si l'impossible ne serait pas demandé à la patiente. Elle est soulagée du fait de souffrir mais elle ne jouit pas de l'échec du thérapeute. Elle a plutôt échappé ainsi au retour d'un trauma qui, s'il advenait, signifierait « une expérience de désagrégation de soi » (Balsamo).

Ici, un grand paradoxe : la patiente semble s'être identifiée à une force anéantissante; le Moi, après avoir été submergé a fini par prendre les choses en mains : il devient actif et anéantissant à son tour, rendant la thérapie inopérante. Dans le premier cas, c'était l'identification urgente à l'analyste agresseur, virtuellement humiliant pour elle; cette fois ce serait l'identification avec l'agression, facteur impersonnel, sur la base d'une phobie à grande échelle.

En fonction de ces deux tableaux, le thérapeute risque de voir venir ces séances-là avec le sentiment d'une étrange appréhension comme dans l'attente d'un mystérieux personnage aux intentions maléfiques. Il y va à mon sens d'une identification introjective avec le rôle de la victime.

Bien sûr qu'on rencontre de nombreux autres cas où l'analyse est systématiquement boycottée, sauf que le contre-transfert n'est pas affecté de la même manière; si le thérapeute y est préoccupé par l'intensité des embûches, il craint plus pour le sort du patient que pour le sien propre.

Chez l'hystérique-phobique, si on y met le temps, le destin lentement s'estompe, grâce surtout à la survenue de nombreux cauchemars.

- 2) Venons-en au plus tragique. Nous quittons le terrain de l'hystérie mais non celui du trauma et de l'impitoyable «quantité ». La psychopathologie est plus grave sans être psychotique.

Je pense à ces patients que j'appelle les condamnés. Leur enfance et ses traumas cumulatifs les condamne à être privés d'avenir. Le bonheur est frappé d'un interdit catégorique. Il n'y aura pas de lendemain. Destiné à devoir ne pas espérer. Point de raisonnement délibéré ici; ces personnes sont « pensées » par ce qui les habite et les possède.

Le thérapeute est confronté :

- au refus de penser,
- au refus d'entrer en relation profonde, refus de faire place à un autre qui serait du côté de la Vie, d'Éros; le destin ne réserve aucune place à cet intrus, c'est le refus d'être, d'exister.

L'analyste et le patient effectuent ensemble un voyage. Dans le train qui les emporte, ils croient regarder dans la même direction, en route vers des jours plus cléments, mais le train les tire dans une autre direction, car c'est le train de l'anti-vie. Plus les deux voyageurs persévèrent dans la quête d'un peu de lumière, plus le train, incontrôlable, s'enfonce dans des régions ténébreuses où les forces démoniaques ont leurs coudées franches. Cherchez-vous à *changer* de direction, rien n'y fait, c'est vouloir changer le cours d'un fleuve puissant. Le thérapeute est hanté par la pensée que les jeux sont faits depuis longtemps, que le sort en est jeté. Mauricio Balsamo parle des destins tragiques où les efforts déployés le sont « pour confirmer le caractère inexorable d'une vie ».

L'analyste se sent en présence d'un destin incontournable, implacable qui tient sa victime en otage, et plus vous donnez des signes de vouloir intervenir, interférer, peu importe ici les moyens, orthodoxes ou non, plus le destin accentue son emprise. L'analyste court le risque d'être envahi et peut-être même paralysé par le sentiment d'une puissance de mort.

Comment savoir s'accorder au diapason de son patient et échapper au sentiment d'une fatalité? C'est là la dernière question que je soumets à l'attention de Monsieur Balsamo que je remercie pour m'avoir donné l'occasion de réfléchir sur un sujet difficile et de pouvoir solliciter ses remarques sur ces quelques considérations.

André Lussier  
40, chemin Bates, bur. 230  
Outremont  
Qc H2V 4T5

---

## Notes

- 1 En raison des circonstances, j'ai dû préparer mes commentaires en tenant compte de deux textes du Dr Balsamo; un premier qu'il nous avait fait parvenir avant le texte ici publié, qui devient le deuxième. Les deux textes portent sur le même sujet, la discussion n'en perd pas son unité.